

MENSUEL
SOP
SERVICE ORTHODOXE DE PRESSE

Supplément au SOP n° 63, décembre 1981

LA SIGNIFICATION SOCIALE DU CHRISTIANISME
DANS LA PENSEE PHILOSOPHIQUE ET RELIGIEUSE RUSSE
AUX 19ème et 20ème SIECLES.

QUEIQUES CONVERGENCES POSSIBLES
AVEC LA PENSEE SOCIALE CATHOLIQUE

Communication présentée par Pierre ROSNIANSKY
au Colloque international sur L'enseignement
social dans l'Eglise
(Fribourg, 9-11 octobre 1981).

Service orthodoxe
de presse et d'information
14, rue Victor Hugo
92400 COURBEVOIE
Tél.(1) 43 33 52 48

Abonnement :
voir en dernière page

Document 63.A

Le SOP informe ses lecteurs sur la vie de l'Eglise orthodoxe en France et dans le monde, et fournit une réflexion sur l'actualité. Il n'est pas responsable des opinions exprimées dans son bulletin. L'ensemble des textes qu'il publie peuvent être librement reproduits avec l'indication de la source : SOP. Placé sous les auspices du Comité inter-épiscopal orthodoxe en France, ce service est assuré par la Fraternité orthodoxe en Europe occidentale.

INTRODUCTION GENERALE AU THEME

A l'issue de l'Assemblée générale annuelle de la Commission Nationale Catholique Belge pour l'oecuménisme tenue à Louvain le 3 décembre 1977 et consacrée à l'engagement politico-social des chrétiens dans les quatre grandes Eglises, un participant catholique, après avoir résumé l'exposé de l'auteur de la présente communication, concluait :

"On ne peut que regretter que nos spécialistes catholiques, qui ont tenté si souvent de montrer les failles du marxisme, ne se soient pas inspirés des recherches de nos frères orthodoxes russes qui avaient déjà compris avant la révolution d'octobre 1917 que le Marxisme était en fait un défi au christianisme. Il ne faut pas oublier qu'un grand nombre de chrétiens orthodoxes de Russie étaient aussi épris de justice sociale que les marxistes." (1)

C'est en Russie que pour la première fois se sont heurtées de front les deux plus grandes espérances, les deux plus grandes religions de l'époque moderne, celle qui fut incarnée par le Christ et celle dont Marx est le symbole. Le lieu de l'affrontement -- et non d'un dialogue académique -- fut une terre chrétienne ayant déjà entendu la voix libératrice du Christ, mais dont l'institution ecclésiale se trouvait "en état de paralysie", selon le mot de Dostoïevsky. Le discernement des esprits appliqué non pas uniquement à l'homme pris individuellement - qui fut toujours remarquable de pénétration chez les spirituels orthodoxes - mais aussi à l'homme en relation, à l'homme "relationnel", à l'homme "social", au tissu et aux structures sociales complexes créées et subies par l'homme, fit cruellement défaut. Ce silence institutionnel était cependant dans une certaine mesure rompu par la voix prophétique des penseurs religieux dont beaucoup étaient des "Fils prodiges" revenus à la maison paternelle après une longue quête de la parole de vie qui doit éclairer tous les aspects du réel y compris le social et le politique.

Les bouleversements du XXème siècle en Europe ont fait que pour la Russie et la plupart des pays de tradition orthodoxe qui n'ont connu l'expérience capitaliste que dans une mesure bien moindre que l'Europe occidentale, le débat sur la question sociale est un débat avec le marxisme. Débat en profondeur et existentiel, très différent du dialogue entre marxistes et chrétiens pratiqué en d'autres parties du monde.

Un autre élément est à prendre en compte pour comprendre notre thème. Le marxisme s'est incarné dans ce pays et à un moment historique où se cherchait passionnément une autre incarnation : celle du christianisme intégral, celle du Saint-Esprit qui doit réaliser enfin "la vérité de la chair" et la "vérité de la terre" comme on le disait autour de Rozanoff et de Merejkovsky, ce grand éveilleur de l'intelligentzia. Il était et il est toujours question de quelque chose de bien plus important que d'un "socialisme chrétien". Il s'agit d'un nouvel aspect du christianisme, de son aspect social, une nouvelle figure de l'esprit d'Eglise et de son oeuvre créatrice. Boulgakoff disait que ce qu'on appelle actuellement socialisme n'est qu'un détail extérieur, un prototype de l'abondance des dons que renferme l'Eglise.

L'orthodoxie s'est beaucoup moins réalisée dans l'histoire que le christianisme occidental. Elle garde encore en elle beaucoup de potentialités qu'elle n'a pu exprimer et incarner. C'est une de ses grandes forces.

Peut-être, ce fut l'espoir de quelques grands esprits, pourra-t-elle -- à travers sa propre renaissance et sa purification -- dire à l'homme d'aujourd'hui une parole de vie sur le "Sacrement du Pain" dans son lien avec le "Sacrement du Frère".

Comparons tout d'abord le mode d'appréhension de la réalité, l'effort de réflexion sur la signification sociale du christianisme et une éventuelle "doctrine sociale" de l'Eglise, pratiqué par les penseurs russes avec celui de beaucoup de catholiques ou protestants. Il n'est pas inintéressant de constater la base ecclésiologique très forte (conciliarité-Sobornost) d'où découle le message social concret du christianisme chez les Slavophiles notamment. Pour d'autres (Solovieff ou Kartacheff par exemple), cette base est dogmatique : la double nature du Christ et le dogme de Chalcédoine. Pour d'autres encore (Boulgakoff), c'est la cosmologie chrétienne qui permet vraiment de relier Dieu et sa création et d'établir les rapports exacts entre l'homme et le monde qu'il a comme mission d'organiser justement.

A partir des années 30 de notre siècle une certaine différence d'approche entre ceux qui, en occident, se préoccupent de la question sociale du point de vue chrétien et celle des penseurs religieux russes, à l'exception peut-être de quelques-uns tel Ivan Ilyne, apparaît dans leur perspective à la fois post-révolutionnaire (ce qui les fit violemment accuser de compromission ou de faiblesse en face du communisme), post-marxiste et post-capitaliste. Ce dernier aspect est évident chez Berdiaeff, Boulgakoff, Stepoun, Fedotoff, Mère Marie et suffisamment explicite chez N.O. Lossky et son disciple Serge Levitsky, Vladimir Ilyine, Pierre B. Struve, Chestoff, Frank et Vycheslavtzeff, dont le dernier livre est consacré à la "Crise de la culture industrielle". L'expérience vécue de la révolution mise à part, dans le monde catholique cette triple perspective est fortement marquée chez les héritiers spirituels de Bloy et de Péguy, au premier rang desquels nous trouvons, bien sûr, Maritain, Mounier et le mouvement "ESPRIT". Les convergences possibles et les affinités avec la pensée chrétienne et sociale russe de notre époque apparaissent particulièrement nettes dans le rapprochement avec cette lignée spirituelle précise.

L'EGLISE ORTHODOXE ET LA QUESTION SOCIO-ECONOMIQUE. BOULGAKOFF

L'eschatologisme marqué de l'orthodoxie, l'attente non affaiblie de la fin du monde et de la Seconde venue, son désintéressement des efforts terrestres, l'absence -- sauf exception -- en orient et en particulier dans l'orthodoxie russe de scholastique rationaliste, la condensation de l'enseignement dogmatique dans la vie liturgique, l'intemporalité de l'icône : tout cela, chez les orthodoxes, vient de la Vérité indiscutable de l'Eglise ancienne. Reconnaisant ce fait, ils doivent cependant prendre conscience que bien que vivant de l'esprit de l'Eglise indivise ils ne peuvent se contenter simplement de l'imiter. Dire -- ainsi que cela se fait souvent -- que nous avons raison parce que notre Eglise représente la "copie" exacte de l'Eglise ancienne est dangereux et inexact car chaque copie, même lorsque la différence d'avec son modèle est quasi-imperceptible, représente quelque chose de tout autre que l'original. De tous les philosophes religieux russes, cette différence était le mieux saisie par Berdiaeff. Il aimait rappeler que les Pères de l'Eglise étaient eux-mêmes les chrétiens les plus ardents, les plus créateurs de leur temps. Pour cela, -- moins que qui que ce soit d'autre -- ont le droit de les citer et de s'appuyer sur leur témoignage ceux qui, indifférents à tout effort créateur, ne font rien d'autre que de répéter les Pères.

Nous devons cependant faire remarquer que toute cette problématique de l'ancien et du nouveau ne concerne pas l'expérience spirituelle des Eglises, mais leurs enseignements, leurs dogmes, leurs theologoumènes et les très nombreuses projections sociales et culturelles du christianisme.

Que l'Eglise enseignante aie vécu en occident d'une vie plus riche qu'en orient, il est difficile d'en douter. La grande question de savoir si cette richesse fut une des causes d'un certain rétrécissement de la vie mystique de l'Eglise catholique-romaine, ainsi que l'affirment avec insistance de nombreux orthodoxes, ne sera pas examinée ici, non que nous ne sentions pas les interactions complexes entre la vie de l'Eglise et son enseignement, mais tout simplement parce qu'il nous semble qu'un dialogue ne peut être constructif qu'à condition que chaque partie soit prête à examiner en premier non les faiblesses de l'autre mais les siennes.

La figure de Serge Boulgakoff occupe une place de premier ordre aussi bien sur le plan strictement théologique et philosophique que dans la question précise sur laquelle nous nous penchons ensemble.

En sa personne, c'est la science économique la plus en pointe, "progressiste", si l'on tient à utiliser le terme, qui rencontre la théologie, la philosophie et la vision mystique.

Ancien professeur d'économie politique à l'Université de Moscou, marxiste russe de la première heure, il sait de quoi il parle en utilisant certains mots et concepts socio-économiques inhabituels chez les orthodoxes. Son apport à ce débat est, aujourd'hui encore, irremplaçable. (2)

Au point de départ de sa recherche en sciences économiques, c'est la méthodologie marxiste, "objective", qui est l'instrument de travail. Par exigence scientifique, cette méthodologie lui apparaît assez vite insuffisante pour la compréhension totale de la complexité de la réalité économique. Il cherche alors l'ontologie de l'économie. C'est là qu'il trouve les interférences cosmiques - bien avant Teilhard de Chardin - au phénomène humain et socio-économique. C'est là aussi, surtout après la rencontre de Paul Florensky, qu'il approfondit son intuition de la Sagesse divine, Sophia.

Même si l'homme ne le sait plus, le développement formidable de l'économie européenne et, de manière générale le dynamisme de l'Occident, n'a été possible que grâce à la libération intérieure de l'homme opérée par le christianisme. L'une des conditions d'application de l'énergie économique est de considérer le monde naturel comme un ensemble de biens ou de valeurs; plus, de reconnaître qu'il est congène de l'homme. Des deux manières d'accepter le monde, l'une est naturelle, païenne : l'homme reste victime des forces de la nature et la déifie; l'autre est chrétienne : l'homme "accepte" le monde, le reçoit en tant que la création de Dieu dont l'homme est responsable mais par rapport à laquelle il est indépendant. L'anthropologie n'est donc pas absente ici. De même, par une éducation de l'orthodoxie, une certaine attitude intérieure, ascétique, au sens large. Le schéma d'une "accumulation première" de l'énergie économique par le travail ascétique s'applique à toute la chrétienté, Orient et Occident. L'homo economicus se définit dans le christianisme par sa foi. Par le haut et non pas le bas. Cette attitude détermine le type de la personne qui se livre à une activité économique, quelle que soit sa fonction sociale.

"Aucun slogan, qu'il soit humaniste ou communiste, ne peut supplanter cette éthique du travail. Le communisme crée un nouvel esclavage pour le peuple, le travail y étant forcé et la liberté n'appartenant qu'à la classe dirigeante ou parti. Cependant, la science économique nous apprend à quel point le travail d'esclave est inférieur au travail libre, du strict point de vue économique. Or la liberté de l'activité économique, avec sa discipline, n'est offerte que par le christianisme."

Ensuite, pour résoudre la question sociale sous sa forme moderne, l'Orthodoxie a moins d'expérience historique que les Eglises occidentales : elles avaient en face d'elles un capitalisme industriel déjà développé, tandis que les pays orthodoxes en restaient encore à l'état de l'économie naturelle et de la prédominance de l'agriculture. Mais les questions soulevées, posées de nos jours par le communisme, amènent l'Eglise à résoudre la question sociale si aiguë. Boulgakoff indique donc les traits caractéristiques de l'Orthodoxie qui s'y rapportent.

1) L'Orthodoxie admet le hiérarchisme, mais non pas le cléricalisme; son esprit est "conciliaire". Cet esprit appliqué aux relations sociales, est ce qu'on appelle le démocratisme. Bien sûr, la "conciliarité" n'est pas la démocratie, mais, dit Boulgakoff, l'absence de "princes de l'Eglise" et de monarque ecclésiastique - de pape - la rend plus populaire et favorable à l'esprit de la démocratie économique. Dostoïevsky disait quelquefois : l'Orthodoxie, c'est notre socialisme russe. Il voulait dire qu'il y avait là l'inspiration de l'amour et de

l'égalité sociale, qui manquait dans le socialisme athée. L'Orthodoxie n'a pas seulement été une religion impériale, elle a été aussi la religion des paysans. Maintenant qu'elle a cessé d'être impériale, elle se rapproche de plus en plus de la classe ouvrière.

2) Quant au socialisme proprement dit, l'Orthodoxie (et tout le christianisme) ne peut transiger avec l'athéisme, qui constitue une sorte de religion du socialisme. Le lien entre le socialisme et l'"anthropothéisme" anti-chrétien est un fait qui a des causes spirituelles et historiques.

Pour Boulgakoff et quelques-uns des sociologues et penseurs religieux russes,

"ce fait lamentable ne rend pourtant pas indissoluble le lien entre le socialisme et l'athéisme, et un autre avenir, chrétien, lui reste possible. Car l'âme de l'homme est chrétienne par nature et elle ne saurait se satisfaire rien que de pain." (4)

Quel est donc le point de vue chrétien au sujet du socialisme ? Il n'y a pas encore de définition doctrinale à ce sujet (5), et d'ailleurs, une telle définition n'est pas indispensable, car ce n'est pas une question dogmatique, mais une question d'éthique sociale. Cependant, continue Boulgakoff,

"la tradition orthodoxe, les oeuvres des pères de l'Eglise (Basile le Grand, s. Jean Chrysostome et d'autres) nous offrent des fondements suffisants pour admettre le socialisme au sens le plus général, c'est-à-dire en tant que négation du système d'exploitation, de spéculation, de cupidité. L'Orthodoxie ne doit pas s'opposer au socialisme, si ce dernier reconnaît la liberté individuelle; bien au contraire, car ce socialisme est l'accomplissement du commandement de l'amour dans la vie sociale. L'Eglise orthodoxe possède assez de forces pour répondre à sa vocation sociale - elle peut éclairer de sa lumière la voie que suit l'humanité, elle peut réveiller la conscience sociale, elle peut annoncer la bonne nouvelle à ceux qui sont chargés et accablés." (6)

Il pose aussi à la philosophie orthodoxe de l'économie des questions qui n'ont, pour une grande part, que fait l'objet d'une spéculation théologique : cette philosophie a-t-elle un sens eschatologique et général, en dehors de celui qui consiste à gagner son pain quotidien ? Ses réalisations s'inscrivent-elles dans le salut du monde ? Quelle est la signification du progrès économique et technique ?

Un consensus assez remarquable des penseurs russes s'est établi pour reconnaître en Nicolas Fedoroff, très modeste bibliothécaire et "saint non canonisé", celui qui dit à notre époque la plus forte parole, la plus proche du dynamisme de l'Evangile, sur ces questions et leur caractère à la fois cosmique, anthropologique et relationnel au plus haut degré. Puisque c'est de l'intensité et de la qualité de nos "relations" - entre nous et avec tous ceux qui nous ont précédé sur cette terre - que dépend dans une certaine mesure notre réponse à l'appel du Christ et la Résurrection finale.

Cependant, tout ceci appartient à l'avenir qui est encore au-delà de l'horizon historique. Ce qui importe pour le moment c'est de préciser le point de vue orthodoxe au sujet des classes sociales actuelles et leurs rapports réciproques. Pour Boulgakoff,

"Il est bien certain que l'Orthodoxie ne peut être liée à aucune classe existante (ce que "la gauche" et "la droite" voudraient lui imposer). Le christianisme est au-dessus des classes limitées et égoïstes. L'Orthodoxie ne peut davantage être liée à quelque système d'organisation économique; ces systèmes sont en vigueur chacun à son tour. Mais en parlant de notre époque on peut établir deux principes, assez évidents du point de vue éthique et social. Premièrement l'Orthodoxie ne monte pas la garde devant la propriété privée. La propriété privée est une institution historique, dont les formes changent tout le temps, ainsi que son importance sociale; elle n'a pas de forme qui ait une valeur durable, intrinsèque. Deuxièmement, l'Orthodoxie ne peut pas défendre le système capitaliste, car il est fondé sur l'exploitation du travail salarié; elle ne peut que transiger provisoirement avec ce système, en raison de ses mérites car il a augmenté la productivité du travail et l'énergie créatrice. Mais il y a ici des limites indubitables : leur transgression ne peut se justifier. Le christianisme ne peut pas et ne doit pas transiger avec l'esclavage des nègres, ni avec l'exploitation du travail des enfants, pratiquée par le capitalisme à ses débuts. D'ailleurs le capitalisme, de même que la propriété privée, change incessamment d'aspect historique, en se pénétrant peu à peu de certains éléments du socialisme. En sorte que les catégories abstraites de capitalisme et de socialisme, si commodes pour la démagogie, sont tout à fait inapplicables, dès qu'on les étudie plus profondément, à la lumière de notre conscience.

Il n'y a qu'une valeur suprême, à la lumière de laquelle il faut juger les formes économiques. C'est la liberté individuelle dans le droit et dans l'économie. Donc, la meilleure forme économique - quel que soit son nom et de quelque façon qu'y soient combinés le capitalisme et le socialisme, la propriété privée et la propriété publique - est celle qui assure le mieux, dans un état de choses donné, la liberté personnelle, en la préservant de la pauvreté naturelle et de l'esclavage social. Voilà pourquoi le point de vue orthodoxe au sujet des formes économiques tient avant tout compte de l'histoire. C'est le domaine du relativisme des moyens : seul le but reste, immuable." (7)

Jusqu'à présent, ni l'Eglise orthodoxe russe, ni un organe pouvant parler au nom de l'orthodoxie sur le plan universel, n'ont donné de "définition doctrinale" de la nature du socialisme. Et on pourrait dire que, considéré en tant que doctrine socio-économique, il se situe au-delà du champ des questions dogmatiques. Dans la mesure où le socialisme est lié à un anti-christianisme actif, une condamnation éventuelle - qui fut souvent réclamée - ne pourrait concerner que ce second aspect.

L'Archiprêtre Serge Boulgakoff souligne cependant (8) que l'Eglise orthodoxe universelle a déterminé DE FACTO sa position dans la question sociale depuis 1925, par sa participation active - sous la présidence du Patriarche Photius d'Alexandrie - à la Conférence de Stockholm.

Après la Révolution, malgré le très petit nombre de philosophes religieux restés vivants en URSS, la réflexion libre sur la question

socio-économique n'a pas cessé. Nous en trouvons un exemple chez le jeune moine-philosophe, dont le nom - à notre connaissance - est resté inconnu, qui fit parvenir en occident deux manuscrits sur "les fondements religieux de l'économie politique" et "l'économie de la nature" au début des années 30. L'enracinement ecclésial manifeste de l'auteur et toute son approche nous obligent à le citer dans ce chapitre (9). Depuis vingt ans environ, un effort dans ce sens est à nouveau visible bien que souffrant d'une dispersion des forces et d'une difficulté évidente de rétablir une filiation créatrice avec les recherches d'avant 1918 et celles de l'émigration. Nous citons quelques noms dans la conclusion.

LA "CITE NOUVELLE". Les "NOVOGRADTZY"

En 1931, à Paris, sortait le premier numéro du "NOVY GRAD" ("CITE NOUVELLE"), revue russe d'un type nouveau. L'éditorial se terminait par les mots "nous ne demandons pas à l'homme en quoi il croit, mais de quel esprit il est".

La particularité de l'esprit des "Novogradtzy" (ou partisans de la Cité Nouvelle) était avant tout que ses fondateurs et principaux collaborateurs se rencontrèrent - au sens fort - sur le chemin de la pénitence à la fois pour leurs erreurs personnelles et pour les péchés des partis politiques, groupes et courants, auxquels ils appartenaient auparavant. Avant même la prise du pouvoir par les bolcheviks, le fondateur du "Novy Grad", Ilya Fondaminsky-Bounakoff, homme tout à fait remarquable et responsable très en vue du parti socialiste-révolutionnaire (S-R), sentit l'utopisme sans objet, l'athéisme peu consistant et de plus le manque de racines russes du socialisme révolutionnaire. Une longue quête l'amena au socialisme chrétien. Il fit appel au philosophe, sociologue et homme de haute culture qu'était Feodor Stepoun, se tenant grosso modo sur les mêmes positions et dont l'influence en Allemagne sera grande. En tant que troisième co-rédacteur fut invité le très talentueux Georges Fedotoff qui, en son temps, se situait dans l'aile gauche de la sociale-démocratie russe. Historien figurant, avec Karsavine, parmi les meilleurs connaisseurs russes du christianisme occidental, spécialiste de l'hagiographie, professeur aux Instituts St. Serge de Paris et St. Vladimir de New York, il gardera toujours une sensibilité "de gauche".

Aux sociaux-révolutionnaires repentis se joignirent bientôt les penseurs religieux et les savants surnommés au début du siècle, par leurs ennemis, "néo-orthodoxes". Ils cherchaient une synthèse créatrice entre l'orthodoxie et les problèmes sociaux brûlants.

La rencontre entre ce type de socialistes et des orthodoxes à l'esprit nouveau, à travers lesquels c'était comme si l'Eglise se repentait de ses péchés, s'avéra très importante pour l'oeuvre de la "Cité Nouvelle". Grâce à elle on découvrait à la fois la nature sociale du christianisme authentique et le besoin d'approfondissement spirituel du socialisme. (10) Pour la première fois furent vraiment entendues certaines paroles des Pères de l'Eglise. "Là où règne le mien glacial et le tien glacial est la discorde; là où les hommes possèdent des biens en commun est la paix" (Jean Chrysostome). "Quand un riche donne de l'argent à un pauvre, il ne fait que lui rendre ce qu'il lui avait pris auparavant". "On ne sait pourquoi les riches s'attribuent toutes les richesses alors que tous naissent nus". Etc...

Un troisième groupe, moins nombreux, était constitué de libéraux de tendance progressiste. Formulée par Stepoun, la "Plate-forme idéologique" du mouvement proclamait : "pour un socialisme croyant en l'esprit et aimant la liberté".

Les "Novogradtzy" liaient cette formule avec la culture chrétienne du Moyen Age et l'humanisme de la Renaissance, avec un socialisme ouvert tendant vers un système économique qui puisse garantir à chacun le déve-

loppement complet de sa personne. Il en découle naturellement le rejet de ce qu'ils considéraient comme un mensonge tri-unique : le cléricanisme réactionnaire, le libéralisme étroit, vide d'idées et juridico-formel et le socio-communisme haïssant la liberté.

Défendant l'idée d'un réveil dans la vie culturelle, politique et sociale, Stepoun comprenait parfaitement que cette position puisse paraître totalement utopique aux partisans du réalisme politique. La discussion à ce sujet lui paraissait inutile et sans objet. Il fallait simplement espérer que la vie même ouvre les yeux sur l'inconsistance chimérique du réalisme politique et que si le monde se trouvait maintenant au bord du gouffre, c'était bien le résultat du réalisme myope et du travail des mains des réalistes politiques -- habiles certes -- mais sans coeur.

Il est grand temps de comprendre, disait-il, qu'espérer construire l'Europe ou installer la paix dans le monde à partir de la lutte entre eux des égoïsmes nationaux, économiques et socio-politiques est le summum de l'utopisme. La réussite n'est possible - si elle l'est - qu'à partir du dépassement de tout "Je", personnel, de classe, de race, national et confessionnel. Le seul slogan possible tendu vers la vie est l'évangélique "tu es". Sur le seul "Je" nu et solitaire -- affirmant sans cesse "toi, disparais, change, meurs !" -- il est impossible de bâtir et de créer quoi que ce soit.

"L'ACTION ORTHODOXE" - MERE MARIE SKOBTZOFF

Dans l'Eglise orthodoxe, c'est Mère Marie qui, pour la première fois avec une telle clarté et une telle force envisagea toute une ascèse des relations humaines devant transformer de l'intérieur le tissu de la structure sociale. En relation avec cette ascèse dont elle était bien obligée de constater la modeste place dans la philocalie, elle tenta une "révolution Copernicienne" de la conception devenue traditionnelle du monachisme orthodoxe. Sur terre, sa lutte et son témoignage prirent fin en 1945 dans le camp de Ravensbrück où, racontent ses compagnes, elle prit la place d'une autre en route vers la chambre à gaz. (11) Son oeuvre sociale et l'idéal monastique qu'elle incarnait ne purent avoir un début de réalisation -- si modeste dans le cadre de l'émigration russe -- que grâce à la protection de ce grand évêque que fut le Métropolitain Eulogie de Paris et à l'amitié active du Père Serge Boulgakoff -- son père spirituel -- de Berdiaeff, de Fedotoff, de Motchoulsky, de Fondaminsky, du Père Lev Gillet, du Père Dimitry Klepinine, son compagnon de combat et de souffrances, de Théodore Pianoff et de quelques autres. Le nom même de l'Action ("Delo" ou "Oeuvre") orthodoxe créée par elle marque la filiation avec Nicolas Fedoroff et son projet génial d'"Oeuvre commune".

A partir d'un de ces textes les plus intéressants "Le Deuxième Commandement" (12), nous pouvons saisir quelque chose de sa vision chrétienne et sociale. Pour elle, sont également justifiés, également nécessaires la charité personnelle et le travail social le plus organisé. La vocation du chrétien au service social ne fait pas de doute. Quant à la manière dont il le fait, il importe peu qu'elle soit individuelle ou sociale. Ce qui compte, c'est que son service se fonde sur l'amour du prochain et n'ait pas de but caché, intéressé, de carrière ou de profit. Ceci posé, tout est légitime, depuis l'aide personnelle jusqu'au travail à l'échelle de l'Etat.

"L'amour de l'homme exige seulement de nous, dans ce domaine, le service ascétique de ses besoins matériels, un travail effectif et responsable, une conscience lucide et non sentimentale d'une part de nos propres forces, d'autre part du bien authentique de l'homme. Ici les règles d'ascèse sont simples et, le plus souvent, ne donnent guère matière à l'inspiration mystique, se limitant surtout à un travail et une responsabilité quotidiens. Mais elles recèlent une grande force et une grande vérité, fondées sur le texte évangélique concernant le Jugement redoutable, lorsque le Christ dit à ceux qui se trouvent à sa droite qu'ils l'ont visité en prison et à l'hôpital, nourri quand il avait faim, vêtu quand il était nu. Il le dira à ceux qui l'ont fait dans le domaine individuel comme dans le domaine social." (...)

"Pour nous, orthodoxes russes, il est peut-être plus facile qu'à quiconque de comprendre ce commandement, parce que c'est lui justement qui a aimanté et animé la pensée religieuse russe. Sans lui, Khomiakov n'aurait jamais évoqué l'organisation conciliaire de l'Eglise, organisation qui se fonde entièrement sur l'amour, sur la communion humaine la plus haute. Cette théologie montre d'évidence que l'Eglise dans sa totalité manifeste non seulement le commandement de l'amour envers Dieu, mais aussi le commandement envers le prochain et qu'elle est impensable sans l'un comme sans l'autre.

Sans lui, la doctrine de Soloviev sur la divino-humanité n'aurait pas de sens : celle-ci, en effet, ne se réalise dans le corps du Christ que lorsque l'unité organique de ce corps devient vivante par la grande circulation de l'amour fraternel, lorsque tous se réunissent autour de l'unique calice et communient dans l'unité de l'amour divin.

Seul ce commandement permet de comprendre Dostoïevsky disant que nous sommes tous responsables pour tous. Oui, la pensée russe, depuis plus d'un siècle, ne cesse d'explorer, de multiples manières, ce que signifie donner son âme pour autrui, elle veut montrer la voie de l'amour, la voie de la vraie communion humaine qui, par sa profondeur même, devient communion avec dieu. Souvent, dans l'histoire de la pensée, ce sont d'abord les prémices théoriques qui surgissent, dans la philosophie et la théologie, ensuite l'idée tend à s'incarner dans la vie. Les prémices théoriques de la voie de la communion ont occupé toute l'élaboration spirituelle russe du 19ème siècle. Elles ont retenti dans le monde entier. Elles se sont avérées humainement géniales, elles ont porté à son apogée la tension créatrice de l'esprit russe, elles ont constitué sa caractéristique fondamentale. Aucune guerre, aucune révolution ne peuvent détruire ce qui a été élaboré par le génie philosophique et religieux de la Russie. Dostoïevsky demeurera dans les siècles et d'autres aussi. Chez eux nous pouvons puiser quantité de données, des réponses aux questions les plus tragiques, la solution de problèmes apparemment insolubles. On peut dire hardiment que le thème fondamental de la pensée russe au 19ème siècle fut le Second Commandement (13), ses aspects dogmatiques, moraux, philosophiques, sociaux et autres."

Le devoir est donc clair pour nous, pour les orthodoxes qui s'enracinent dans l'Eglise et sont imprégnés de cette philosophie du peuple russe; nous devons faire de ces prémices théoriques, de ces systèmes philosophiques, de ces conceptions théologiques, de ces expressions devenues à nouveau sacrées : conciliarité, divino-humanité, nous devons en faire des indications concrètes aussi bien pour notre vie intérieure que pour notre action.

"Nous sommes appelés à incarner dans une création de vie les thèmes de la conciliarité et de la divino-humanité, fondements de notre Eglise orthodoxe. Nous sommes appelés à opposer le mystère de la véritable communion aux relations mensongères qui s'établissent entre les hommes. C'est la seule voie où peut s'exprimer l'amour du Christ. C'est la seule voie de la vie. Hors d'elle, il n'y a que mort par le feu et les cendres, mort par les haines multiples qui divisent l'humanité contemporaine, haine entre les classes, les nations, les races...

A toutes les formes de totalitarisme à tonalité mystique, nous opposons une unique réalité, la personne, l'image de Dieu dans l'homme. A toutes les formes d'individualisme passif dans la démocratie, nous opposons la sobornost." (14)

Ainsi l'ecclésiologie rejoint l'anthropologie et la sociologie. La force de ces mots est en ce que l'auteur les incarne. Elle ne fut pas comprise de son vivant : ni en sa vision d'une voie monastique particulière, "le désert des coeurs humains", lui dit le Metropolitain Eulogie, sera votre désert; ni en sa vision sociale - liée à cette première. En Union Soviétique, discrètement, on la découvre peu à peu dans sa vraie stature. Dans les milieux d'église, mais aussi chez les

littérateurs où l'on se souvient qu'elle était poétesse, amie de Blok. La question posée par elle reste. Solidaire de son peuple - et comme le montrera sa mort, de tout peuple - Mère Marie considère la doctrine sociale catholique en liaison avec le combat pour l'homme, partout, toujours.

"Aujourd'hui la voix de Rome porte jusque dans les lieux où elle ne résonnait plus depuis des siècles" se réjouit Mère Marie après les prises de position nettes sur les totalitarismes et les questions sociales. "L'Eglise est la gardienne de la liberté et de la personne humaine. Elle n'exige pas que l'on reconnaisse son autorité selon la lettre de la loi. Sa signification et son action dépassent le cadre structurel car grâce à l'esprit d'amour elle devient un critère moral, même pour les non-chrétiens". (15)

QUELQUES CONVERGENCES POSSIBLES AVEC LA PENSÉE SOCIALE CATHOLIQUE
BERDIAEFF. MARITAIN. LES PERSONNALISTES

Ce modeste survol de la doctrine sociale de l'Eglise catholique (16) lue en parallèle avec la rencontre vivante Maritain - Berdiaeff et certains cercles de recherche philosophico-religieuse et sociale dont ils étaient proches n'est que l'ébauche d'une réflexion approfondie sur l'impact et la fécondité possible de certaines convergences et ne peut, d'évidence, être considéré comme exhaustif.

Parmi les différents groupes post-révolutionnaires russes de l'émigration -- c'est-à-dire reconnaissant le fait de la révolution et des changements sociaux intervenus -- les Eurasiens et les "jeunes Russes" (Mladorossy) considéraient parfois Berdiaeff comme leur maître à penser, ce qu'il estimait inexact. Par contre, cette qualité appliquée aux courants de la pensée française d'inspiration chrétienne tels "ESPRIT" et "ORDRE NOUVEAU" lui paraissait beaucoup plus correspondre à la réalité. En effet, si l'on prend par exemple le point essentiel de la détermination des critères fondamentaux permettant de discerner dans le communisme, les fascismes et le capitalisme ce qui est acceptable - ou non - pour la conscience chrétienne et l'établissement de prémices spirituelles et "charnelles" - selon le terme de Péguy - permettant une réponse chrétienne intégrale à ce triple défi, l'apport décisif de Berdiaeff est indiscutable. Participant activement au lancement de la revue "ESPRIT", il publia dans le premier numéro un remarquable essai de discernement chrétien sous le titre "Vérité et Mensonge du Communisme" (17). Il restera un jalon dans l'élaboration de cette réponse chrétienne, et non pas simplement catholique, orthodoxe ou protestante au sens confessionnel, tant attendue. Avec sa vision de l'avenir de l'homme et de l'Europe, c'est précisément l'exigence d'incarnation de la vérité (PRAVDA) sociale du christianisme qui valut à Berdiaeff le plus de sympathie dans les milieux chrétiens en occident. Rien que pour cela, même les plus "orthodoxaux", ou plutôt néo-thomistes, d'entre ses amis catholiques lui pardonnaient ses tendances "gnostiques". Cette rencontre - à travers Berdiaeff - entre la quête infatigable et puissante de justice sociale et de vérité du christianisme orthodoxe russe et l'effort systématique entrepris dans l'Eglise catholique eut lieu dans la pauvreté de la diaspora, après la chute du dernier Empire orthodoxe et la fin de la période constantinienne de l'histoire.

Dans la banlieue parisienne, entre la maison de Meudon (celle de Maritain) et la maison de Clamart (celle de Berdiaeff) circula un courant de vie. A peine arrivé à Paris, Berdiaeff alla rendre hommage à la veuve de Léon Bloy qu'il avait fait connaître en Russie (18). Par elle, le contact était ensuite établi avec Maritain. Ainsi commença un dialogue étonnant, une grande amitié, les premiers dialogues oecuméniques entre orthodoxes et catholiques (19), une collaboration et une communion de pensée sur la question sociale doublés d'une divergence permanente dans les questions philosophiques et théologiques. Le néo-thomisme et son influence persistante sur les personalistes français et Mounier, dont Berdiaeff était pourtant si proche, devait quelques années plus tard amener une divergence avec la conception berdiaevienne, eschatologique et créatrice, de l'histoire.

C'est Maritain qui convia Mounier aux réunions entre catholiques et orthodoxes qui se tenaient tantôt chez lui et tantôt chez Berdiaeff, avec qui Mounier se lia dès lors. De ces réunions - auxquelles assistaient Charles Du Bos, Gabriel Marcel, Jean Daniélou, Massignon, Gilson, l'abbé Laberthonnière, l'abbé Charles Journet, Emile Dermenghem, Louis Laloy, Henri Ghéon, Ricardo Vinès, Stanislas Fumet, Olivier Lacombe, etc. - Mounier tint régulièrement les procès-verbaux de 1928 à 1930. Ici encore, les thèmes exposés et débattus étaient faits pour retenir son attention, qu'il s'agit de l'apostolat des laïcs, de la doctrine sociale, de la doctrine du corps mystique, des mission en Afrique ou de la spiritualité hindoue. Comme toujours, Mounier ne consigne guère que les propos des autres. Il note pourtant qu'il est intervenu, après un exposé du compositeur Nicolas Nabokoff sur l'inspiration artistique, pour soulever le problème des rapports de la nature et de la sur-nature en art.

L'utilisation "opérationnelle" de ces catégories, de même que la doctrine des deux Règnes chez les protestants présenta et présente toujours des difficultés pour les orthodoxes. Un débat de fond sur le concept de droit naturel est indispensable aujourd'hui. C'est lui, en effet, qui donne la base philosophique et éthique à la doctrine sociale catholique et à la défense des droits de l'homme. A ce propos, nous aimerions faire remarquer que dans la pensée religieuse russe, en tout cas, on ne trouve pas un rejet a priori et total de ce fondement des droits de l'homme. Nous pensons par exemple à Fedor Stepoun qui considère comme un grand mérite du catholicisme d'avoir repris la doctrine antique du droit naturel, et comme un malheur de l'orthodoxie de ne l'avoir pas fait. L'Eglise orthodoxe n'a pas connu le thème du droit naturel en tant que thème chrétien et, pour cela, dit Stepoun, elle n'a pas été en mesure de défendre l'âme du citoyen chrétien en face de l'Etat et de toutes ses injustices. Il ne pense pas qu'il faille accuser unilatéralement la hiérarchie et les laïcs d'avoir manqué de force et de conviction en face de Pierre le Grand qui ne rencontra pratiquement pas de résistance lors de la mainmise de l'Etat sur l'Eglise. Peu auparavant, une résistance générale s'opposa aux réformes de NICON.

"Je pense que la victoire de Pierre ne s'explique pas par le manque de courage du clergé mais par le manque d'élaboration d'une doctrine orthodoxe sur le monde, sur les relations de l'Eglise avec l'Etat, sur les obligations sociales et sur les droits de l'homme et du citoyen."
(20)

La question du droit naturel comporte d'autres aspects mais celui que nous venons d'évoquer ne peut, en aucun cas, être minimisé. Cependant, l'étude comparée des doctrines, visions et positions orthodoxes et catholiques ne fait pas apparaître uniquement des convergences, mais aussi des divergences. Si l'impact "opérationnel" des concepts utilisés directement ou de manière modernisée dans le remarquable système thomiste ne fait aucun doute - je pense notamment au limpide ouvrage de Maritain "Les droits de l'homme et la loi naturelle", écrit en pleine guerre en forme de contre-attaque spirituelle - ils font parfois difficulté aux orthodoxes. Nature et sur-nature, mais aussi, chez les protestants, doctrine des Deux Règnes. A propos de cette dernière, il est à remarquer, dans les pays anglo-saxons, une certaine indépendance de l'éthique sociale par rapport à la foi des gens qui la mettent en pra-

tique. Le choc de la sécularisation, reçu de front en occident depuis bien longtemps, y est pour quelque chose. Une distinction établie en occident nous semble ici intéressante : celle entre sécularisation et sécularité, cette dernière désignant le "séparé", ce qui n'est plus sous l'influence de la foi, ce qui est devenu en quelque sorte autonome. Nous utilisons ce simple exemple en pensant à quel point il est nécessaire, à nous orthodoxes, d'y regarder de très près avant de trancher. S'il fallait risquer un raccourci, nous dirions que dans la question des fondements des droits de l'homme, les orthodoxes ont plutôt tendance à s'appuyer sur l'anthropologie chrétienne, aussi sur l'ontologie, et de chercher, à partir de là, les projections possibles. Le rappel par Jean Paul II de "l'image de Dieu en chaque homme" montre d'ailleurs que la pensée catholique n'est pas indifférente à ce point de départ, bien que le situant autrement dans l'ensemble.

La signification sociale du christianisme, le sens de la justice sociale - structurés ou non en doctrine sociale - mobilisent plusieurs d'entre les meilleurs chrétiens, catholiques, protestants et - même - orthodoxes. Pour les catholiques qui s'y consacrent et dont l'énumération serait fastidieuse ici, nous ne citerons que deux noms, représentatifs de deux "sensibilités" différentes, mais non exclusives l'une de l'autre : le Prof. Patrick de Laubier et le Père Cosmao.

La solidité ecclésiale et scientifique éclairée par une grande vision spirituelle et une souffrance immense pour le monde, le tout structuré en fidélité au thomisme et défendant courageusement l'actualité sociologique d'Aristote contre Marx, d'un côté; de l'autre, le P. Cosmao, la même souffrance, mais une vision peut-être différente, plus "engagée", extrêmement sensible au dialogue Nord-Sud, au Tiers Monde et à ses défis, à une parole ecclésiale qui "colle" directement à la réalité, principalement fidèle, quant à lui, à son maître, le P. Lebreton.

Le "Corpus" impressionnant des textes catholiques romains sur la question sociale depuis "Rerum novarum", il y a 90 ans, nous semble pouvoir être subdivisé, chronologiquement, en trois périodes :

1. De la question ouvrière à l'ordre social

Le point cardinal, à l'époque de "Rerum novarum", était la question ouvrière. 40 ans plus tard, dans l'encyclique "Quadragesimo anno", c'est l'ordre social dans son ensemble. La transition a été faite de la politique sociale au sens étroit à la politique de la société, à la politique des structures sociales. La phrase centrale des paragraphes qui décrivent l'ordre social qui ne peut être ni le libéralisme ni le socialisme, est la suivante : "L'objectif que doivent avant tout se proposer l'Etat et l'élite des citoyens, ce à quoi ils doivent appliquer tout d'abord leur effort, c'est de mettre un terme au conflit qui divise les classes et de provoquer et encourager une cordiale collaboration des professions" (21) (paragraphe 81). "Une société libre de classes", selon le terme de von Nell-Breuning.

L'écho, du côté des penseurs russes, à ce modèle "corporatiste", y ajoutant il est vrai une ecclésiologie conciliaire où la participation active des laïcs est un élément essentiel et une foi restée inébranlable

en la possibilité d'une actualisation de la "symphonie" byzantine, interprétée sur la base du dogme de chalcédoine, est à chercher chez Anton V. Kartacheff. Son ouvrage "La recreation de la Sainte Russie" (22) reste, hormis les appréciations très injustes portées sur ses meilleurs élèves, l'exposé le plus complet et le plus cohérent de cette position. Cependant, confronté aux questions sociales concrètes, Kartacheff le cède parfois devant Fedotoff avec qui la divergence ira croissant. Selon l'approche catholique, la justice sociale et la charité sociale doivent guider les forces de l'économie et de la société. Cet idéal d'une société libre de classes n'a pas plus été réalisé que la société sans classes de Karl Marx; mais cet idéal reste le but d'une politique chrétienne.

Une certaine parenté, sans doute indirecte, avec le concept de collaboration et de solidarité entre les classes, apparaissant à cette étape de la pensée sociale catholique officielle, est peut-être décelable dans la doctrine sociale du solidarisme russe. Dans ce mouvement, l'accent est nettement plus politique, mais, idéologiquement, l'influence des penseurs religieux russes, notamment de Lossky et Frank, est indiscutable, surtout dans l'établissement de son système des valeurs et son éthique. Par l'intermédiaire de Levitsky et du Père Cyrille Fotieff, un lien vivant avec l'héritage philosophico-religieux russe est conservé aujourd'hui encore (23).

La légitimité et l'opportunité d'une politique chrétienne furent défendues en Russie par Vladimir Solovieff, en tout cas jusqu'à ce que la vision de l'antéchrist, réformateur social de génie, ne lui fasse entrevoir une autre dimension. Sans utiliser particulièrement le terme de "politique chrétienne", il est certain que le lien entre l'éthique et le politique préoccupe fortement la pensée russe.

2. D'une vue euro-centriste à une perspective mondiale

"Rerum novarum" et "Quadragesimo anno" avaient en vue surtout la situation en Europe (et aux Etats-Unis). Après la Deuxième Guerre mondiale, la Doctrine sociale catholique a commencé à prendre en considération l'ensemble du monde. Cela est tout à fait évident dans l'encyclique "Mater et Magistra" que Jean XXIII a publié en 1961 pour les 70 ans de "Rerum novarum" (cf. surtout les paragraphes 157-160). Paul VI, quant à lui, a traité en 1967 de la justice dans le monde et du développement dans son encyclique "Populorum progressio". Les limites du libéralisme de l'économie du marché sont le thème nouveau de cette encyclique. Nous ne reprendrons pas, dans le détail, l'exposé des diverses positions défendues par les penseurs russes sur le libéralisme économique et l'économie de marché. Quelques-unes sont résumées dans la présente communication. Au fond, un vieux principe de la doctrine sociale est utilisé pour juger une situation nouvelle. Léon XIII avait dit en 1891 dans "Rerum novarum" que la libre conclusion d'un contrat de travail ne garantissait pas encore que celui-ci était juste. Ceci ne se produit pas lorsque la différence de niveau entre l'employeur et l'employé est trop grande, ce qui était alors le cas. Rappelant ce principe, "Populorum progressio" explique :

"L'enseignement de Léon XIII dans "Rerum novarum" est toujours valable : le consentement des parties, si elles sont en situations trop inégales, ne suffit pas à garantir la justice du contrat... Ce qui était vrai du juste salaire individuel l'est aussi des contrats internationaux une économie d'échange ne peut plus reposer sur la seule loi de libre concurrence." (p. 59).

"Populorum progressio" exprime la même préoccupation, continuée et précisée dans l'encyclique-programme de Jean Paul II "Redemptor hominis" de 1979.

Une influence directe de la doctrine sociale catholique ou d'initiatives sociales catholiques sur la pensée et la vie de l'orthodoxie russe n'est pas, pour plusieurs raisons, très nette. D'autant plus faut-il signaler l'effort du Haut-Procureur du Saint-Synode de l'Eglise russe V.K. Sabler-Desiatovsky en vue de tirer des leçons sociales et ecclésiastiques de la révolution de 1905 et de s'inspirer du mouvement ouvrier catholique italien *Azione Cattolica*. Il publia alors un livre sur "La lutte pacifique avec le socialisme" où il présente et approuve ce mouvement, recommandant de créer le plus vite possible quelque chose de semblable en Russie. Ce livre a, sans aucun doute, favorisé l'introduction rapide de l'enseignement de la "sociologie chrétienne" dans les écoles théologiques russes. Dans le temps, cela coïncida avec le vaste effort du ministre Stolypine qui fut sur le point - n'y eut-il son assassinat - de résoudre l'importante question agraire.

Entre les deux guerres, Mère Marie pouvait écrire :

"Sous nos yeux se réalise un miracle religieux : ce que nous connaissions du catholicisme - la curie, la forme, la lettre, le cléricalisme, l'autorité immobile, l'absence de liberté - tout a disparu ou est en train de disparaître devant la menace. Rome parle aujourd'hui d'une voix chrétienne". Même si "toutes les questions n'ont pas encore trouvé réponse". (24)

3. L'homme est au centre

Il semble que la tendance de la Doctrine sociale catholique de ces dernières années puisse être caractérisée par la phrase : "L'homme est au centre". Léon XIII et Pie XI avaient sans doute en vue l'homme, son bonheur et son salut, mais la dignité de l'homme et les Droits de l'homme ne sont devenus que récemment le nouveau centre des préoccupations. Dans l'encyclique "Mater et Magistra", on peut lire, au paragraphe 231, que "les êtres humains sont et doivent être fondement, but et sujets de toutes les institutions où se manifeste la vie sociale". Et dans l'avant-propos de la constitution pastorale "Gaudium et spes" (Deuxième concile du Vatican) : "C'est donc l'homme, l'homme considéré dans son unité et sa totalité, l'homme, corps et âme, cœur et conscience, pensée et volonté, qui constituera l'axe de tout notre exposé" (p. 3). Plus loin : "L'ordre social et son progrès doivent toujours tourner au bien des personnes, puisque l'ordre des choses doit être subordonné à l'ordre des personnes et non l'inverse" (p. 26).

Cet accent sur l'anthropologie chrétienne rencontre un courant très fort de la pensée russe. Berdiaeff bien entendu, mais aussi de nombreux autres parmi lesquels nous voudrions citer au moins le nom du Père Basile Zenkovsky, seraient à étudier sous cet angle.

Le discernement historique des esprits concernant le monde bourgeois et le socialisme, la philosophie religieuse l'avait ébauché en Russie dans le tumulte pré-révolutionnaire; l'Eglise orthodoxe russe l'a réalisé douloureusement, presque en silence; par Berdiaeff, ce discernement est devenu le bien du personalisme. Un des plus intéressants penseurs orthodoxes d'aujourd'hui considère que cet acquis du personalisme s'est ensuite répandu, "par une lente diffusion, dans le catholicisme français, et ensuite dans l'Eglise catholique tout entière. L'esprit de Nicolas Berdiaeff, l'expérience de l'Orthodoxie russe nourrissent ainsi en secret des textes comme Mater et magistra. Caudium et Spes, Populorum progressio. Qui mesurera le rôle de Berdiaeff pour réduire le schisme entre le christianisme et les mouvements sociaux issus de lui mais devenus ses ennemis par une responsabilité réciproque, -- le schisme entre l'Eglise et son tragique alter ego ?" (25)

CONCLUSION

Depuis le libre "retournement" du Prince Vladimir de Kiev et le baptême de la Russie qui fut, il y aura bientôt 1000 ans, du même coup la naissance de son identité profonde et authentique, ce pays à l'histoire tragique a cherché à incarner le message chrétien. La suppression de la peine de mort par St Vladimir par souci de fidélité à l'Évangile en marque le début. Les chutes et les infidélités au Christ furent nombreuses mais, en ses profondeurs, la Russie est restée en quête de la Justice et de la Vérité totale, intégrale. Même le socialisme moderne a été perçu dans une "tonalité" différente qu'en occident, pas uniquement comme une solution à la question sociale, mais à toutes les questions. Aujourd'hui, après la situation créée par la quête non- et anti-chrétienne de la justice sociale, des esprits se tournent à nouveau vers le message chrétien de justice sociale et retrouvent le fondement de l'unicité de l'homme et de sa dignité dans l'élément divin en lui.

Après la disparition de l'État chrétien, c'est dans l'émigration que s'est épanouie la pensée philosophico-religieuse et socio-chrétienne russe. Notamment les courants et réalisations pratiques de l'"Action orthodoxe" et des "Novogradtsy", d'autres aussi - leurs enfants par la chair ou l'esprit - qui maintenant cherchent à établir un lien spirituel avec ce qui se cherche en Russie. Là, en plus de la pensée théologique académique représentée notamment par le Prof. Nicolas Zabolotsky, chrétien convaincu, très sensible à la question sociale et familiale, on trouve des théologiens indépendants comme le P. Serge Jeloudkoff, en quête d'une langue ecclésiale nouvelle et d'un dialogue avec la société déchristianisée, des penseurs comme E. Barabanoff et le groupe de "sous les décombres", un penseur et homme d'action comme Igor Ogourtzoff et son programme social-chrétien "berdiaevien". A propos de lui et des philosophes exilés, Pierre Emmanuel trouva de justes paroles (26). A. Krasnov-Levitine, maintenant en exil, partage aussi cette préoccupation sociale.

Certains encore qui ne se connaissent pas ou se connaissent mal, se pensent mutuellement hostiles. En profondeur pourtant, tous ces courants, toutes ces souffrances se rejoignent dans la quête de cette même justice et vérité. Pravda. Ils rejoignent aussi ce qui se cherche en exil, dans cette émigration, qui en est à sa troisième "vague" et qui, dans la misère matérielle complète, sut transmettre quelque chose de son héritage spirituel à l'occident et en recevoir aussi le meilleur.

La rencontre avec l'occident ne peut se faire, du reste, en ignorant l'héritage et l'esprit critique de la Réforme. Ainsi, un Jean-Louis Leuba, réfléchissant sur les causes de l'apparition des théologies politiques et sur l'échec de l'épiphanie paradisiaque incarnée par l'Idiot de Dostoïevsky touche du doigt une racine des attitudes devant la question sociale.

"Voici donc Don Quichotte et l'Idiot, la chrétienté d'Occident et la chrétienté d'Orient, tous les deux - comment en serait-il autrement - tentés par la croix; l'un tenté de croire que l'échec historique démontre la fausseté de l'épiphanie et de s'acharner à obtenir de force une victoire inauthentique, illusoire, catastrophique, moralisante et totalitaire, l'autre tenté de croire que l'échec historique et la souffrance qui l'accompagne démontrent la vérité du christianisme et rendent gloire ipso facto à la transfiguration de ce monde de ténèbres.

Contre ces deux tentations, une seule arme : le rappel - mais plus informé cette fois - que la vie du croyant, qu'il soit Don Quichotte ou qu'il soit l'Idiot - est un voyage et que ce voyage n'a de sens que par rapport à son but apocalyptique." (27)

Au centre de cette quête, de cette rencontre et de ce voyage : l'homme - Adam. Dieu aussi, dont il faut découvrir "l'idée" sur l'homme, le "mythe sur Adam", selon le mot d'un ami et disciple de Berdiaeff, Georges Serikoff (28).

Ensuite seulement, résumant avec concision l'enjeu de la lutte idéologique en cours sur le plan mondial, tel qu'il était perçu par la plupart des porteurs de la pensée religieuse et philosophique russe ainsi que dans les cercles - "Action orthodoxe" et "Cité nouvelle" - où s'élaborait une réponse chrétienne à la question sociale dans une perspective déjà post-marxiste et post-capitaliste, le chrétien militant de gauche Georges Fedotoff, après avoir énuméré les symptômes de la Renaissance sociale au sein du christianisme au nombre desquels il cite les encycliques de Léon XIII et Pie XI, pouvait écrire : (29)

"Dans la Russie Orthodoxe, il n'y a pas eu de véritables organisations ou de mouvements sérieux en faveur d'un socialisme chrétien. Mais elle peut par contre montrer toute une série de phénomènes très significatifs dans le domaine de la pensée religieuse sur les questions politiques. Déjà la philosophie des Slavophiles, qui furent les premiers penseurs russes orthodoxes originaux, étaient colorée socialement. Dans les communes agraires russes et dans la monarchie populaire, ils cherchaient utopiquement le moyen de réaliser la "Vérité sociale" (Pravda).

"A la fin du XIX, Nicolas Fedoroff fut ce penseur orthodoxe tellement original et profond pour qui la question sociale - au sens de sa résolution pratique - était au centre de ses recherches et de sa vision. Au XX nous avons toute une école de philosophie religieuse orthodoxe, sortie en partie du marxisme, dont beaucoup de représentants comme Boulgakoff et Berdiaeff tentèrent de reprendre à Marx et rendre au Christ le message social injustement arraché à l'Eglise.

Actuellement, en Russie communiste comme partout dans le monde, l'évangile social du Christ lutte avec la théologie noire de Marx. De l'issue de cette lutte dépend le destin du monde, car malgré la faiblesse visible du christianisme au coeur des événements, en lui seul se trouvent les forces morales capables de construire et non de détruire. Construire non une prison mais une communion libre de personnes. Hors du christianisme, c'est la lutte des classes et des peuples et, en admettant que l'on parvienne à éviter l'écroulement sanglant de toute la culture, on peut s'attendre à la tyrannie sans précédent d'un Etat "social". Dans le christianisme, les contours de la société qui doit succéder à la société capitaliste cahotique ne sont pas encore nets. Que le nom de cette société soit "socialiste" ou non, n'est pas important. L'important est que, préservant la liberté de l'homme, elle soit un pas en avant vers la réalisation de cet idéal, peut-être irréalisable sur terre : la fraternité, dont le rêve héroïque ne meurt pas au sein du christianisme depuis les premiers jours de l'Eglise à Jérusalem."

Pierre Rosniansky

4, route de St-Loup
CH-1290 Versoix

NOTES

1. Abbé P. Vanbergen. "L'engagement politique des chrétiens dans quelques églises non-catholiques", in "La Foi et le Temps". Liège. 1979, No. 1; voir pp. 67 à 77.
2. "L'Orthodoxie". En particulier le chapitre "L'orthodoxie et la vie économique". Paris 1932, 2ème ed. Paris 1958. Nous citons partiellement d'après la traduction du P. Lev Gillet. Une première édition intégrale française vient d'être réalisée grâce à la compétence du Prof. Constantin Andronikoff qui assura aussi une nouvelle traduction. Editions de l'Age d'Homme. 1980.
3. Boulgakoff. op. cit.
4. Boulgakoff, op. cit.
5. Cette question était inscrite à l'ordre du jour de la dernière réunion de la "Direction Supérieure de l'Eglise dans le sud de la Russie", organe canonique ayant sous sa juridiction les territoires non soumis au pouvoir soviétique pendant la guerre civile et présidé par l'Archevêque Dimitry. Le projet de document était confié au Rev. Père Serge Boulgakoff.
6. Boulgakoff, op. cit.
7. Boulgakoff, op. cit.
8. Messenger de l'Action Chrétienne des Etudiants Russes. (Viestnik R.S. KH. D) Paris. No. 1, 1930. p. 9.
9. Le Moine Russe.
1) Le chapitre introductif des "fondements religieux de l'économie politique" in "Pout'" No 28. Juin 1931, sous le titre "La vie spirituelle et l'économie". pp. 3-31 (en russe).
2) Le second chapitre de "L'économie de la nature" in "Pout'" No 29. Août 1931. pp. 3-19 (en russe).
10. La quête de la vérité religieuse du socialisme dans l'intelligentsia russe du début du siècle, notamment chez les "Bogostroiteli" - "constructeurs de Dieu", est étudiée par Jutta Scherrer. Voir sa toute récente publication in "Le Temps de la réflexion". Recueil annuel. 1981. pp. 113-152. Gallimard, et "Pour une théologie de la révolution" in "Archives de sciences sociales des religions" 45. 1. (Janv-mars 1978). pp. 27-50.
11. "Mêmes'il s'agit d'une légende, quel être fallait-il être pour la mériter ! La notion de "Sainte Russie" ne viendrait-elle pas de ce qu'il y avait, autrefois, en Russie, de telles femmes ?" dit une militante féministe d'URSS.
Janna Ivina (Tallin, Estonie). Maria et Marina in "Femmes et Russie 1981. Leningrad-Paris. Trad. franç. in "Des Femmes". Paris, 1981. p. 20.

12. Recueil "Pravoslavnoe Delo" (Action Orthodoxe). Paris. 1939. pp. 27-44.
13. C'est nous qui soulignons.
14. Mère Marie. op. cit.
15. Mère Marie. op. cit. article (L'Eglise) "Gardienne de la liberté".
16. Nous adoptons la structure de l'analyse du Père Werner Heierle.
17. "Je me réjouis particulièrement que la publication de Berdiaeff soit tout à fait décidée; à mon sens, elle a une grande importance et sur beaucoup de points "situera" du premier coup la revue nettement et exactement. On ne pourrait rien souhaiter de mieux pour le premier numéro."
Lettre de Maritain à Mounier. 3 août 1932, in "Correspondance Maritain-Mounier. 1929-1939. Présentée par Jacques Petit". DDB 1973. p. 50.
Plus tard, Mounier dira que cet article à "dès le départ, fixé l'axe même de notre route". Cahier "Nicolas Berdiaeff". Esprit No 144. Avr. 1948. p. 662.
La version originale russe était parue dans POUT' No 30. Oct. 1931. pp. 3-34.
18. "Le Chevalier de la pauvreté". Sophia. Juin 1914.
19. Ces réunions bilatérales - Maritain ayant demandé aux Russes de ne pas les élargir à cette étape du dialogue - prenaient la suite d'une autre initiative de Berdiaeff, aidé en cela par les membres de l'Académie philosophico-religieuse russe : les premières rencontres théologiques oecuméniques trilatérales entre orthodoxes, catholiques et protestants, commencées en janvier 1926. Elles avaient lieu dans la célèbre maison russe au Boulevard Montparnasse et réunissaient plusieurs des représentants les plus en vue des trois familles chrétiennes. Ainsi, rien que pour la première année, y participèrent notamment : N.A. Berdiaeff, Boris P. Vycheslavtzeff, Anton V. Kartacheff, Gregoire N. Troubetzkoy et le R.P. Serge Boulgakoff; du côté catholique : Jacques Maritain, le futur général de l'ordre des dominicains, le R.P. Gillet (ne pas confondre avec le P. Lev Gillet), l'abbé L. Labertonnière, l'abbé Augustin Jakoubisiak, Stanislas Fumet; du côté protestant : le Rév. Pasteur Boegner, le rév. Pasteur Lecerf (représentant du calvinisme "orthodoxe"), le Prof. Yundt (luthérien), le Prof. Monnier, le Prof. Wilfred Monod et d'autres. De jeunes chrétiens y participèrent également. L'introduction à la première réunion fut faite par Berdiaeff avec un exposé "sur la nature de la foi". La seconde, consacrée aux rapports entre foi et connaissance, fut introduite par le P. Gillet parlant de "l'analogie dans la connaissance de Dieu". "La Connaissance religieuse et la notion de dogme" constituait le thème de la troisième réunion, ouverte par le Rév. Pasteur Lecerf. Maritain ouvrit la quatrième.
Dans son autobiographie spirituelle, Berdiaeff fait remarquer que les catholiques et les protestants français se sont rencontrés pour la première fois dans un dialogue religieux face à face sur un terrain russe. De même se rencontrèrent alors et discutèrent pour la première fois entre eux les catholiques modernistes (comme Labertonnière) et les thomistes.

20. Vestnik R.S. Kh. D. IX-X, Sept-Oct. 1949. München. pp. 17-18.
21. C'est nous qui soulignons.
22. Paris 1956. (en russe)
23. Voir A. Artemov : "L'idéologie du solidarisme et son développement" Frankfurt/Main. 1952 (en russe) et surtout "Du Solidarisme". Recueil d'articles (1945-1955). Frankfurt/M. 1955 (en russe). Nous n'aborderons pas ici, faute de place, les questions soulevées par ce mouvement sur le plan des idées sociales. Il est à noter cependant que parmi la multitude d'organisations russes non-marxistes existant hors de Russie, il se présente aujourd'hui comme le seul à proposer un programme complet très élaboré (question sociale y comprise) pouvant être une alternative réaliste à la situation actuelle. Cette constatation ne constitue pas une prise de position sur ce programme ou sur l'action du mouvement. Les origines de sa doctrine sociale font apparaître une filiation également avec des sociologues occidentaux, parmi lesquels des chrétiens comme le Prof. Gide qui fut un actif défenseur du "christianisme social" en milieu protestant.
24. Liant l'éthique socio-politique à celle des relations oecuméniques, Mère Marie continue, joignant sa voix à celle de Boulgakoff, "ainsi, pour nous orthodoxes, le fait que Rome ne se soit pas encore élevée contre les violences portées à l'Eglise orthodoxe en Pologne (durant les années 20 et 30) est particulièrement douloureux. Cependant, une voix intérieure nous souffle qu'à cette question également nous recevrons une réponse authentiquement chrétienne (...) Nous demandons justice au nom même de la vérité de l'Eglise catholique, de notre vérité commune". Mère Marie, "Gardienne de la liberté", in Action Orthodoxe. Paris. 1939.
Sur cette pierre de touche de l'oecuménisme et de l'unité - spirituelle et politique - de l'Europe que sont les rapports polono-russes, Mère Marie et, avec elle, plusieurs des philosophes religieux russes - par ailleurs parfaitement conscients des péchés historiques de la Russie et de l'orthodoxie russe - reste fidèle à l'esprit de Vladimir Solovieff. De celui-ci, il faut lire notamment le chapitre sur la question polonaise de "La Grande Controverse et la Politique Chrétienne Orient-Occident" (trad. française chez Aubier-Montaigne). Voir aussi "La vision du monde de Solovieff". M. Marie (E. Skobtzoff). Paris 1929 (en russe). L'importance cardinale de L'entité paradoxale "Pologne-Russie" apparaîtra de plus en plus. Vécue en tant que telle en sa profondeur spirituelle par trop peu d'hommes jusqu'à présent, elle devra être courageusement considérée sous tous ses aspects. Un point de vue catholique, à discuter, vient d'être donné dans deux numéros spéciaux de la revue "Les quatre fleuves", Ed. Beauchesne 1981. Cahier 13, I, Pologne; cahier 14, II, Russie.

25. Olivier Clément. Berdiaeff et le personalisme français. "Contacts", No. 67, 1969.
26. "Ces hommes sont encore présents dans la pensée de beaucoup, tellement qu'Ogourtzov par exemple se réclame de Berdiaeff, et se réclamant de Berdiaeff, il se réclame de toute la tradition orthodoxe russe, pour qu'une conception politique de l'existence passe par une réalité spirituelle, mais n'emprisonne pas celle-ci." in "Solidarité des Eglises occidentales avec les Eglises de l'Est". Conférence prononcée par Pierre EMMANUEL, de l'Académie Française, le 20 mai 1979 à Paris, dans le cadre de l'Action des Chrétiens pour l'abolition de la torture (ACAT). SOP DOC. No 39 B. p. 11.
27. J.L. LEUBA. Voyages intérieurs : Don Quichotte en Occident, l'Idiot en Orient. in "Les Pèlerins de l'Orient et les Vagabonds de l'Occident". pp. 191-210. Colloque tenu à Paris, les 17, 18 et 19 juin 77.
Berg International Paris, 1978 (Cahiers de l'Université Saint-Jean de Jérusalem, publiés par les soins de Henry Corbin et Robert de Châteaubriant).
28. R.P. Georges Serikoff. "Le Mythe sur Adam". Conférence donnée dans la maison de Berdiaeff. Edit. ronéotypée. Paris 1963 (en russe). Intégrant dans sa réflexion théologique l'apport de Boulgakoff, de Berdiaeff et, pour la critique biblique, Kartacheff et Mgr. Cassien il reste aujourd'hui un des peu nombreux témoins de l'éclosion de la pensée et de la culture russe en exil.
29. Georges Fedotoff. La signification sociale du christianisme. Paris. 1931. pp. 32-33. (en russe)